



Le corps et l'anorexie Un objet particulier Carole Dewambrechies-La Sagna

Noureev a écrit son autobiographie en 1962, publiée à Londres et dès l'année suivante aux USA et seulement traduite en français en 2016¹. Il a vingt-quatre ans au moment où il publie ce texte. Il y fait état à l'âge de huit ans de sa passion pour la danse comme d'une toxicomanie². Nous sommes aux confins de l'Oural dans un milieu où règne quasiment la famine, la mère élevant seule ses trois enfants pendant que son mari est à l'armée, instructeur, *politrouk*.

« Pour me faire plaisir ma sœur rapportait à la maison des costumes de ballets. Ça pour moi c'était le paradis. Je les étalais sur le lit et les contemplais longuement. Si intensément que j'avais l'impression de les avoir sur le dos. Je les caressais pendant des heures, les lissais, les respirais. Je ne vois pas d'autre expression pour décrire cela : j'étais comme un accro à la drogue ».

« Dès l'âge de 8 ans, je peux dire que j'étais possédé. Je sentais en moi l'urgence, la nécessité absolue de danser et rien d'autre ».

Les obstacles innombrables qui se sont dressés sur le chemin de Rudolf Noureev n'ont fait que renforcer cette détermination. La danse est liée pour R. Noureev à la transgression de l'ordre établi : par la danse, il défie les lois de la pesanteur, le saut dans l'espace est une de ses caractéristiques – les journaux à Paris l'ont nommé *Sputnik*, d'autres, *le nouveau Gagarine*. Par la danse donc et pour la danse : c'est pour la danse qu'en pleine guerre froide il passe à l'Ouest dans une scène mémorable que racontent ses mémoires et ceux qui y ont assisté. Il est en tournée avec le ballet Kirov et sait que sa carrière en Russie va mal tourner en raison de ses difficultés avec la hiérarchie et l'autorité. Il le savait, mais en a la preuve, là, dans le hall de l'aéroport du Bourget à Paris quand on lui dit qu'il ne suivra pas ses camarades à Londres comme prévu mais les rejoindra plus tard : il serait attendu pour danser à Moscou le soir même. Il comprend en un éclair que s'en est fini de lui et que s'il veut danser c'est maintenant qu'il doit le décider : il fait un saut dans les bras de la police française, dit-il, et demande l'asile politique sous le nez des policiers russes qui devaient l'escorter vers le Tupolev qui s'envolait vers Moscou. Cela se fait avec l'aide de ses nouveaux amis français de la jet-set, de la danse, du journalisme. Écrire son autobiographie est alors la seule façon de se placer, pour le transfuge, sous la protection d'opinion internationale là où sa vie est menacée.

Le parallèle avec la toxicomanie qu'il fait spontanément est assez bienvenu. Il quitte tout pour l'objet. Il fera d'ailleurs un état mélancoliforme après ce choix, état qu'il trouve d'ailleurs absolument logique après une séparation aussi absolue.

Trois caractéristiques présidant à ce choix d'objet

- La voix, l'appui des paysans d'Oufa : « ton fils est doué pour la danse ! » répètent-ils à sa mère Farida quand enfant, il commence à pratiquer la danse folklorique avec un groupe de son école. Cette parole entendue prend une valeur prédictive.

¹ Noureev R., *Noureev, autobiographie*, Flammarion, Paris, 2016.

² *Ibid.*, p. 55-56.

- La place de la danse et de la musique dans le folklore *bachkir* et *tatar* d'un côté, qui se différencie de la place de la danse et de la musique dans la culture russe. R. Noureev voit dans la danse folklorique l'affirmation d'une singularité.

- Le caractère absolu de cet investissement d'objet : la danse et ce qui s'y rapporte et rien d'autre : échec scolaire, difficultés d'assimilation dans les groupes, difficultés à supporter toute contrainte qui ne se rapporte pas directement à la danse³. Plus tard à l'école de danse de Moscou, il sera puni pour avoir passé la nuit dehors sans autorisation...

Mais aussi et au contraire, il sera le premier à penser qu'il lui faut une discipline de fer, un apprentissage classique de la danse et pas seulement folklorique « pour se muscler », « car sans de bons muscles, un danseur a vite fait de s'effondrer comme une marionnette aux fils brisés »⁴.

Noureev acceptera dans ce domaine toutes les contraintes et tous les exercices, rencontrera tous les grands danseurs (et danseuses) de son époque toujours à la recherche du plus grand et du plus singulier dont il pense toujours qu'il a à apprendre quelque chose, comme, pour ne citer que ceux-là : Erik Bruhn, Martha Graham, Margot Fonteyn. Il sera réellement un bourreau de travail.

Si l'on poursuivait les biographies de Noureev, on le trouverait sans doute addict au travail ou au sport, addictions classées dans les addictions sans drogue mais définissant les contours d'une dépendance caractéristique avec un syndrome de sevrage accentué quand le sujet est contraint de cesser l'entraînement de façon temporaire, après une entorse, par exemple, ou définitive. Des travaux font valoir que l'exercice intensif du sport agit de la même manière qu'un stupéfiant comme remède à la souffrance corporelle et psychique. « *Le sport pratiqué au quotidien de manière répétitive empêcherait la pensée douloureuse et l'anesthésierait comme peut le faire l'héroïne* ».

Des travaux de neurophysiologie tendent à démontrer qu'il y a dans ces addictions une production cérébrale de substances qui sont comparables dans leurs effets aux drogues dures et se fixent sur les mêmes sites cérébraux⁵.

La même chose est notée en ce qui concerne l'anorexie mentale, le *Daily News* du 2 octobre 2007 pouvait citer : *Starving is like ecstasy use for anorexia sufferers*. S'affamer produit chez les personnes qui souffrent d'anorexie un effet comparable à celui de l'ecstasy⁶.

C'est dans ce fil de raisonnement que le premier cas d'anorexie que j'ai publié dans *Mental* fut titré par Éric Laurent, à l'époque rédacteur en chef de cette revue, « Un cas de toxicomanie de rien ».

Il y a quelque chose de l'accrochage toxicomane à l'objet dans l'anorexie mais ce qu'il faut voir c'est que cet objet est un objet spécial, c'est rien ou plus exactement le rien.

Lacan a fait valoir la place centrale de l'objet rien dans l'anorexie. Cela a permis une avancée considérable dans la prise en charge de ces patient(es). Il fait valoir que la position de l'anorexique n'est pas de ne rien manger, comme on pourrait le penser mais de manger rien, le rien. Pour le clinicien comme pour l'analyste, il faut se rompre à la logique du rien. C'est un préalable indispensable pour le traitement de qui a affaire à cet objet particulier.

³ *Ibid.*, p. 85.

⁴ *Ibid.*, p. 82.

⁵ Valleur M., Velea D., « Les addictions sans drogue(s) », *Revue Toxicbase*, n° 6, juin 2002.

⁶ Motluk A., « Starving is like ecstasy use for anorexia sufferers », *Daily News*, 2 octobre 2007. <https://www.newscientist.com/article/dn12718-starving-is-like-ecstasy-use-for-anorexia-sufferers/>

L'enseignement de Lacan

Lacan a toujours accordé une place à l'anorexie mentale dans son enseignement, même si certains textes ont été davantage retenus que d'autres.

Déjà dans *Les complexes familiaux*⁷, Lacan rangeait l'anorexie à côté des toxicomanies, comme des « suicides différés » dans lesquels on pouvait reconnaître ce qu'il appelait alors un « appétit de mort ».

Mais c'est dans le *Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*⁸ que Lacan utilise dans sa démonstration l'argument clinique de l'anorexie : il s'agit de démontrer que pour les êtres humains, c'est-à-dire pour des êtres pris dès avant leur naissance dans le langage, on ne peut poser les choses en termes de besoin et de satisfaction du besoin. L'objet du besoin est perdu. Tout objet y compris l'objet oral qui correspondrait à la faim est pris dans le langage. Et entre la mère et l'enfant ce n'est jamais un langage neutre, c'est un langage qui met en jeu toujours le désir de l'Autre. Le premier étage du graphe met en jeu la chaîne signifiante, le second, le désir de l'Autre et le fantasme, qui font toujours résonner la question *Che vuoi ?*

Donc quand la mère donne le sein ou le biberon à son enfant, ce n'est pas simplement qu'elle lui donne ce dont il a besoin pour grandir, elle lui fait un don d'amour, derrière lequel disparaît l'objet du besoin. Ce que souligne Lacan, c'est que, dans cette dialectique du don, la mère devient une puissance qui peut ou non faire don de son amour. La mère qui est en puissance de répondre peut devenir celle qui est en puissance de ne pas répondre. Dans ce Séminaire, Lacan fait valoir que certains enfants vont mettre la puissance de leur côté en incarnant eux-mêmes la puissance du refus. C'est lui, l'enfant, qui refuse de manger. C'est l'enfant qui devient l'objet, l'objet impossible à nourrir. C'est lui qui rend sa mère dépendante de lui comme objet (autre addiction qui explique la difficulté qu'il peut y avoir de séparer la mère et l'enfant pour une hospitalisation, par exemple, quand le cas l'exige).

La séparation : la clinique psychiatrique

La séparation comme traitement trouve son origine dans la clinique psychiatrique. Le psychiatre français Charles Lasègue a décrit « L'anorexie hystérique » c'est-à-dire sans cause organique, en 1873, de façon absolument formidable. « Ce qui domine dans l'état mental de l'hystérique, c'est avant tout une quiétude, je dirais presque un contentement vraiment pathologique. Non seulement elle ne soupire pas après la guérison, mais elle se complaît dans sa condition malgré toutes les contrariétés qu'elle lui suscite. »⁹

C'est un autre psychiatre français, plus connu sans doute, chez qui Freud s'est formé, Charcot, qui va faire une trouvaille. Il reçoit une jeune fille d'Angoulême anorexique accompagnée de ses parents. Il note qu'il a beaucoup de mal à convaincre les parents de partir et de laisser la jeune fille. « Il n'en sortira rien de bon » dit le père. Charcot à l'intuition que c'est ce qu'il faut obtenir : la séparation de la jeune fille et de son entourage. Le soir même, elle recommencera à manger, note-t-il. Donc Charcot avait déjà souligné cette difficulté de séparation liée à la dépendance des parents vis-à-vis de leur fille.

Cette question de la séparation est centrale dans l'anorexie en tant que clinique de l'objet.

⁷ Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994.

⁹ Lasègue C., *Analectes, De l'anorexie hystérique et les exhibitionnistes*, Asselin et Cie éditeurs, Libraires de la Faculté de médecine, 1884.

Le Séminaire XI

Lacan, dans le *Séminaire XI*, introduit le couple de concepts « aliénation/séparation » et utilise dans le chapitre XVI qui porte le titre « Aliénation » l'exemple de l'anorexie mentale. Ce chapitre traite de la constitution du sujet. Le sujet est dès avant sa naissance dans une dépendance signifiante vis-à-vis de l'Autre. L'Autre est le lieu du signifiant. Quand l'enfant vient au monde, il sort du milieu amniotique pour tomber dans un bain de langage qui institue une relation entre le sujet et l'Autre. Cela est acquis dès avant le *Séminaire XI*.

Dans ce séminaire, Lacan va plus loin que la simple notion d'aliénation dans l'Autre. L'aliénation se situe au niveau de la chaîne signifiante elle-même : S_1 - S_2 . L'aliénation du sujet réside de ce qu'il se situe entre deux signifiants. S'il surgit du réel comme lié à un S_1 , c'est pour aussitôt disparaître au niveau du S_2 articulé au premier, c'est la raison pour laquelle le sujet est noté S barré.

$$\frac{S_1}{S \text{ barré}} \longrightarrow S_2$$

Le sujet dans son lien à l'Autre constitue ses idéaux – I(a) – en même temps qu'il intègre une perte : S barré, c'est à dire qu'il ne sera jamais cet idéal.

Dans l'aliénation, le sujet rencontre le manque dans l'Autre, dans la séparation, le sujet articule son propre manque au manque de l'Autre, ce qui permet de le libérer de l'aliénation signifiante. L'aliénation est aliénation dans la chaîne signifiante. La séparation est séparation d'avec la chaîne signifiante.

Dans les termes de Lacan : le sujet confronté au manque aperçu dans l'Autre, signe du désir de l'Autre, y répond en proposant sa propre mort. « Le premier objet qu'il propose à ce désir parental dont l'objet est inconnu, c'est sa propre perte – *Veut-il me perdre ?* Le fantasme de sa mort, de sa disparition, est le premier objet que le sujet a à mettre en jeu dans cette dialectique, et il le met en effet – nous le savons – par mille faits, ne serait-ce que par l'anorexie mentale. Nous savons aussi que le fantasme de sa mort est agité communément par l'enfant, dans ses rapports d'amour avec ses parents. »¹⁰

Il est intéressant de reprendre ce binaire d'aliénation/séparation en ce qui concerne l'anorexie mentale car penser les choses en ces termes à des incidences pratiques. Cela permet de penser des phénomènes liés à nos sociétés contemporaines, l'anorexie des mannequins, par exemple, paraît le plus souvent une anorexie d'aliénation, plus qu'une anorexie de séparation.

Je fais référence à une discussion entre Jacques-Alain Miller et Éric Laurent lors du cours de 1997, qui a pour titre « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique »¹¹. Les symptômes contemporains comme la toxicomanie sont évoqués, J.-A. Miller opposant l'héroïne sur le versant de la séparation : le sujet dans la béatitude qui suit la prise de toxique apparaît tout à fait séparé de l'Autre alors que la cocaïne, par exemple, est souvent prise pour une meilleure intégration à un groupe : un groupe festif, mais souvent aussi un groupe de travail. Le fait est connu pour les traders, les pilotes d'avion et bien d'autres.

À cet égard si nous reprenons la considération de l'anorexie, il y a sans nul doute un versant d'aliénation dans ce symptôme contemporain (l'anorexie a une apparition datée dans nos

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 194-195.

¹¹ Miller J.-A., Laurent É., L'orientation lacanienne, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 21 mai 1997, inédit.

sociétés). L'actualité éditoriale nous livre régulièrement une autobiographie qui souligne les dangers de cette aliénation. Victoire Maçon Dauxerre vient de publier *Jamais assez maigre. Journal d'un top model*¹². La jeune fille qui passe le bac et prépare le concours de Sciences Po est repérée dans la rue par quelqu'un dont c'est le métier, alors qu'elle fait des courses avec sa mère. Elle décrit le filet des flatteries dans lequel elle se laisse prendre comme un poisson. Mais il est intéressant de voir que sa mère est séduite aussi bien par cette perspective et que son père, au départ réticent, donne son assentiment. C'est une grande fille d'un mètre soixante-huit et de cinquante-huit kilos à qui l'on répète qu'elle est parfaite comme ça, en portant du trente-six. Mais pour défiler, elle devra porter des vêtements taille « trente-quatre ou trente-deux », lui dit-on incidemment. On est début juillet. Les castings commencent en septembre, elle se donne huit semaines pour peser cinquante-deux kilos. Elle rectifie elle-même : cinquante kilos « pour avoir de la marge ». Elle rencontre les gens de l'agence *Elite*, les photographes, les *bookers* et on voit le filet se resserrer autour de cette jeune fille qui se sait volontaire et qui va penser que par la volonté, elle va y arriver. « Il suffit de rester concentrée sur l'objectif ». C'est intéressant car on voit là expérimentalement en quelque sorte, le trouble de la pensée s'installer : il n'y a plus qu'un objectif, le sujet ne pense plus, l'anorexie c'est un amaigrissement, une aménorrhée, mais aussi un état mental. Bien sûr, c'est en tant qu'objet qu'elle va être prise dans le système et souvent maltraitée. Les choses s'aggravent rapidement au point qu'elle peut écrire : « Je n'avais plus de corps. Je n'étais plus réelle. Je voulais seulement disparaître et que tout soit fini »¹³ c'est-à-dire que l'anorexie d'aliénation – être conforme aux idéaux de la société et en adéquation au désir de l'Autre – se continue dans, se met en continuité avec, une anorexie de séparation où c'est sa propre disparition que le sujet propose à l'inflexibilité de l'Autre. Ces cas ne sont pas sans nous rappeler que derrière l'aliénation signifiante à S₁ S₂, il y a l'aliénation à l'image. C'est ce que Lacan découvre avec le stade du miroir : le sujet découvre son corps dans le miroir, il jubile et l'investissement qui s'opère de son image sera le modèle de ses investissements extérieurs et de son appréhension des autres.

Ce journal montre très bien comment ces jeunes filles se surveillent du regard les unes les autres, dans un monde réduit à des petits *a* d'un côté, et un monde qui privilégie l'illusion et l'image sublime de l'Autre.

Quelle leçon tirer de ce binaire aliénation/séparation dans le traitement de ces jeunes filles ?

C'est certainement d'abord de ne pas renforcer le versant de l'aliénation : pas de compliments, pas de reproches, pas d'explications étiologiques vaines à une jeune fille hospitalisée, pas de savoir déversé, pas de recettes.

Dans le service de court séjour dont je m'occupe avec des collègues, il y a actuellement quatre jeunes filles hospitalisées pour des TCA¹⁴, comme on dit aujourd'hui. On pourrait en ajouter une cinquième. Autrefois, quand je présentais la question de l'anorexie mentale, j'expliquais que la première chose était de ne pas confondre l'anorexie hystérique, l'anorexie vraie et l'anorexie intriquée à des symptômes psychotiques de type persécution ou hallucination.

Mais à l'heure où nous parlons, il faudrait évoquer cinquante nuances d'anorexie comme on dit cinquante nuances de gris. Effectivement, la clinique ce n'est ni blanc ni noir et pourtant il faut des repères pour lire ce nuancier.

¹² Maçon-Dauxerre V., *Jamais assez maigre, Journal d'un top model*, Les Arènes, Paris, 2016.

¹³ *Ibid.*, p. 238.

¹⁴ Trouble du Comportement Alimentaire.

Quelques exemples

Lucie a dix-huit ans. Dès avant de passer le bac elle a commencé à ne plus manger au point que ses parents ont pris rendez-vous avant le bac pour commencer des soins juste après. Elle en est d'accord : elle ne pense pas pouvoir seule arriver à manger à nouveau. Dès qu'elle mange, elle vomit. Elle a cessé de manger ensuite.

Fille, petite-fille, et arrière-petite-fille de polytechniciens, elle était attendue par tous à cette place après son bac. Elle était inscrite en classe prépa pour avoir son concours.

L'anorexie apparaît ici comme moyen de se séparer de ces idéaux parentaux et familiaux, ce qu'elle opère en interposant l'objet rien entre son bac et son futur professionnel.

Dans un rêve en début d'hospitalisation, elle rêve qu'elle dort dans une salle d'opération et qu'on vient la chercher pour la ramener dans sa chambre parce qu'on a besoin de la salle d'opération pour une urgence. Ce rêve figure bien qu'il s'agit pour elle d'extraction de l'objet *a* (« l'opération ») mais que le temps n'est pas venu. C'est ce que son rêve interprète. Vers la même époque, elle rêve qu'elle est à la salle à manger de la clinique (on lui a fait visiter l'établissement avant de lui demander de garder la chambre). Elle y est seule soulignant ainsi sa séparation de l'Autre.

Hier, quatre mois plus tard, alors qu'elle va beaucoup mieux, elle me raconte son dernier rêve : elle était dans la salle à manger au milieu de tous les patients. C'est aussi un rêve de transfert : « Quand allez-vous me laisser aller à la salle à manger maintenant que je vais bien ? ».

La jeune fille mange ses plateaux, ne vomit plus, assiste au cours de littérature et au cours de gymnastique. Elle a lu pour la première fois de sa vie, après une petite série de romans policiers, les grands romans de la littérature anglo-saxonne : *Rebecca*, *Autant en emporte le vent*, russe *Anna Karénine* ou française avec Stendhal.

À juste titre, sa famille, avec laquelle je communique et qu'elle va voir bientôt, craint qu'elle ne s'oriente vers une carrière littéraire... Nous sommes ici dans le cadre de la névrose chez un sujet écrasé par les idéaux. Elle peut effectivement bifurquer vers autre chose que polytechnique pour avoir un peu d'aération dans sa vie.

Donc pour contrer l'aliénation peut être proposée une hospitalisation où l'on demande au sujet de rester dans sa chambre à l'écart des autres, séparé des autres. Le temps que le sujet retrouve son rapport à son inconscient, au fantasme et au désir et ne soit plus entièrement capté par son rapport à son corps mortifié et au rien comme objet.

Une autre jeune fille, Chloé, vingt-trois ans présente un problème complètement différent même si elle pèse quarante-quatre kilos pour un mètre soixante-deux. Elle a été hospitalisée plusieurs fois et a expérimenté un certain nombre de protocoles thérapeutiques. La question ici est de savoir s'il sera possible de l'accompagner dans sa réalimentation sans que l'angoisse ne vienne rompre le traitement. Son angoisse est augmentée par le fait de ne pas pouvoir vomir, sa salle de bain est fermée. Elle a des pensées permanentes qui lui disent de ne pas manger. Toute parole d'un soignant si elle se rapporte à la nourriture apparaît comme un reproche impossible à supporter. « Je me fais des reproches toutes la journée ». Toute parole est une pression. Une aide-soignante non habituée à cette prise en charge lui a dit en venant retirer son plateau : « pourquoi n'avez-vous pas mangé ce morceau de fromage ? ».

Nous avons été avec cette question au bord de la rupture. Je ne sais pas si nous pouvons rectifier maintenant que le coup est parti. C'est le rapport de l'anorexique au savoir que cette question soulève, mais pas de la bonne façon. Il y a dans l'anorexie un refus du savoir, refus qui est à situer à sa place. Ce sont des théorisations du dernier enseignement de Lacan qui

donne ici le fil que l'on peut suivre pour ne pas se fourvoyer. Je me réfère au *Séminaire*, livre XXI, *Les non-dupes errent*,¹⁵ et précisément à la leçon du 9 avril 74.

Lacan distingue et oppose ici anorexie et hystérie du point de vue de leur position respective quant au savoir. L'anorexique suppose à l'Autre un désir de savoir. Et c'est pour cela qu'il ne faut en aucun cas le faire consister : cela nourrit le symptôme et renforce le refus. L'anorexique ne suppose pas à l'autre un savoir (le sujet supposé savoir est la définition du transfert) mais un désir de savoir. C'est pour cela, dit Lacan que nous ne nous réjouissons pas forcément quand un enfant, par complaisance, adresse à l'Autre toute la série de ses « pourquoi ? ». Très souvent cela s'accompagne d'un « très peu pour moi ! » c'est-à-dire « je n'en veux pas ». Ce « très peu pour moi » est la toile de fond de l'action de l'anorexique, action qui énonce : « je mange rien ». C'est-à-dire que l'anorexique est tellement préoccupée de savoir si elle mange que pour décourager ce désir de savoir elle mange rien. Ce que montrait bien le deuxième cas évoqué.

C'est pour cela que l'analyste ne doit pas incarner un désir de savoir. Si Lacan dit que le désir de l'analyste est un x, c'est aussi dire cela : ce n'est pas un désir de savoir.

D'ailleurs, dit Lacan, il n'y a pas de désir de savoir. Il y a plutôt une horreur de savoir, parce que le savoir inclut une jouissance. Pour l'hystérique, c'est différent : sa mère a compris que le savoir est un moyen de puissance dans nos sociétés, un moyen « d'avoir une bonne place ». Alors la mère refile cela à l'enfant comme moyen de puissance, sans avoir elle-même le moindre désir de savoir – le désir de savoir est comme passé en fraude à l'enfant, c'est un désir frauduleux qui rend l'enfant hystérique.

Dans l'anorexie, l'addiction au rien contamine le savoir (le rien contamine beaucoup de choses). « Très peu pour moi ». « Ça ne vaut rien ». En ce sens l'anorexie est très actuelle à notre époque de dévalorisation du savoir sans précédent. Le savoir actuel est dans Google. Tout le reste est dévalué. La recherche, la production de savoir, les savoir-faire sont dévalués. L'anorexique a pressenti cela avant tout le monde.

Ce « très peu pour moi » quant au savoir rejoint le problème de l'anorexique quant au désir. C'est ce que Lacan montrait dans son texte des *Écrits* « La direction de la cure »¹⁶ avec le cas de l'homme aux cervelles fraîches : l'anorexie est une addiction du corps qui recouvre un refus du désir, un « refus du désir dont vit l'idée », dit Lacan, ou dans les termes de J.-A. Miller, un refus de l'Autre.

C'est cette position qui est contemporaine et c'est pour cela que nous avons beaucoup à apprendre de l'anorexie mentale, de l'anorexie « quant au mental ».

L'anorexique est bouche-cousue sur le rien. C'est son aliénation fondamentale. Une séparation menée avec tact peut lui permettre de retrouver son rapport à l'inconscient et l'espace de son dire. Il faut pour cela accepter de « parler pour ne rien dire », donner de l'importance aux petits riens, savoir faire « mine de rien » les toutes petites choses qui redonnent le goût de la vie.

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 9 avril 1974, inédit.

¹⁶ Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.